

Commentaires

Number 7, Fall 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1652ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1982). Review of [Commentaires]. *Nuit blanche*, (7), 54–55.



C'EST TOUJOURS LES AUTRES QUI MEURENT
Jean-François Vilar
Fayard Noir
(Grand prix du Roman Noir, Télérama 82)

Un type traîne dans la rue, appareil-photo en bandoulière. Jeune, plutôt sympathique, ordinaire en même temps. Photographe à la pige à l'affût du bon truc, ou chômeur qui profite de son temps et furète en heureux amoureux de la ville. De Paris, bien sûr.

Il déambule rue St-Denis, photographiant selon ses affections, putes, cafés, sombres passages, vitrines sales. La rue? Ce type l'aime d'un amour absolu. Absolu et quotidien. Et il aime bien aussi que ses photos soient un peu floues, car dans la vie, après tout, y a du flou.

Mais qu'arrive-t-il lorsqu'au hasard d'une promenade, une vitrine particulièrement crottée retient son attention au point qu'il prend clichés sur clichés; soudain inquiet et nerveux à l'idée d'être surpris à cette activité, lui qui ne fait que cela à longueur de semaines? Pourquoi ce malaise, et surtout pourquoi cet incontrôlable besoin d'y retourner

encore? Pour s'assurer qu'il a bien vu, c'est tout; pour s'assurer de ce qu'il savait déjà; dans le local, là derrière la vitrine, il y a une femme nue dans une drôle de position et dans un curieux décor, il y a en fait un cadavre derrière cette maudite vitrine.

Un cadavre d'accord. Mais pas question d'avertir les flics, non pas ça. Il aurait l'air de quoi ce type, à traîner à cette heure dans une ruelle douteuse, à reluquer la devanture sans intérêt d'un local désaffecté? D'un malade non? D'un voyeur?

Mais ce n'est pas fini car, on s'en doute, ce type ne fait pas que traîner dans les rues; il se renseigne, il lit, il est cultivé quoi. D'ailleurs, c'est bien en se promenant dans Beaubourg il y a quelques années qu'il a vu ce machin fascinant de Marcel Duchamp, ÉTANT DONNÉS. Qu'il a vu, en réalité, ce qui se trouve exactement derrière cette vitrine. Pareil, même environnement, même position de la fille, la lampe, le décor en carton et tout. Ouais...

Eh bien, maintenant c'est assez. On ne veut plus rien savoir. On retourne chez soi. On a soudain le goût d'un bon p'tit choco, et puis le chat nous attend. Alors on s'en va, pour vrai. Mais arrivé à la maison, inutile de dire que ça n'a pas pris de temps avant que le film soit développé, examiné sous toutes ses coutures, un livre sur Duchamp à côté. Et que sans plus tarder, une aventure inouïe nous arrive et que ce soit fantastique.

Marcel Duchamp dans un polar? du jamais vu!

Suzanne Brunette



FUITES ET POURSUITES
Collectif
Quinze, 1982

Fuites et poursuites regroupe dix nouvelles policières rédigées par autant d'écrivains québécois. L'instigateur de ce projet fut Louis-Philippe Hébert, et c'est André Major qui l'a mené à terme. On y retrouve des auteurs qui ne sont pas étrangers à ce genre, qu'il s'agisse de Jean-Marie Poupart ou d'André Major, et d'autres dont la présence ici nous surprend. La plupart des textes sont fort courts: entre sept et quinze pages. Ceux de Chrystine Brouillet et de Madeleine Monet, deux récipiendaires du prix Robert-Cliche, en comportent une vingtaine; tandis que celui d'Yves Beauchemin en fait presque le double. Outre les contraintes liées au genre, les auteurs disposaient donc de très peu d'espace pour monter une énigme et nous en révéler la solution. La plupart y sont quand même parvenus, d'aucuns avec une habileté remarquable. C'est notamment le cas de Pan Bouyoucas qui nous livre un *Règlement de comptes* dont la conclusion m'a laissée interdite.

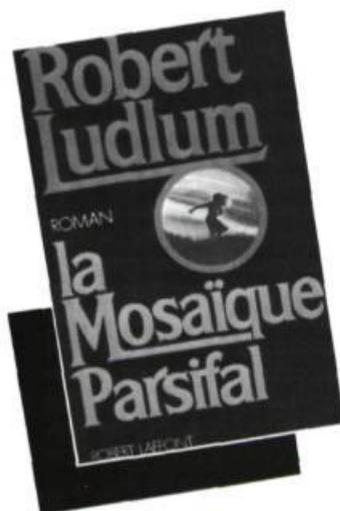
Si ces nouvelles contiennent toutes des meurtres ou des attentats, elles se distinguent par le type de situations créées et l'écriture qu'y pratique chaque auteur. Alors que Chrystine Brouillet nous introduit dans un pensionnat et base son récit sur l'amour d'une des jeunes filles pour son professeur de mathématiques, André Carpentier et Claude Jasmin ont écrit des nouvelles à teneur socio-politique. Jasmin par exemple dénonce un pouvoir prêt à tout pour rester en place et nous montre une machine électorale si bien rodée que nul ne pourra y échapper. La portée de ce texte ne se limite donc pas au simple plaisir de la résolution d'un crime.

La présence de Jean-Marie Poupart, tout comme celle de Gilles Archambault, apporte une note d'humour: *J'aimerais faire des photos de votre grange* et *Amour maternel* ont constitué deux des moments les plus agréables de ma lecture. Sans oublier François Hébert, qui élabore une série d'hypothèses et nous lance sur diverses pistes dans ce texte si merveilleusement construit (même s'il se termine un peu brusquement) qu'est *Ricochets*.

Claire Côté

LA MOSAÏQUE PARSIFAL
Robert Ludlum
Robert Laffont, 1982

«Ses cheveux blonds étaient pris dans la lumière de la lune. Des balles explosèrent le sable et les herbes folles autour d'elle. Elle allait mourir» Son amant assistait à l'exécution: Mikhael Havelock ou Michail Havli-



cek selon l'instant, selon sa mission. Il était là, sur une plage de la Costa Brava et plus rien ne lui importait que son amour perdu; il savait pourtant que Jenna ne devait pas vivre, coupable de trahison.

Trahison, meurtre, amour, espionnage, table d'écoute, voitures piégées, cigarettes truquées... tous les gadgets des parfaits agents secrets. Ludlum est très très à l'aise dans le roman d'espionnage. Il sait parfaitement doser les ingrédients: ni trop, ni trop peu. Michael n'est pas James Bond, il n'est pas bionique. Seulement super-intelligent et très amoureux. Moral mais pas agaçant. Sa maîtresse fait beaucoup moins évaporée que la plupart des blondes incendiaires auxquelles nous sommes habitué(e)s et les autres personnages, bien campés, nous convainquent facilement des affres de la bureaucratie dévorée par une «taupe». Un excellent thriller, brillamment complexe, frisant parfois la science-fiction. On se demande si tout ça ne pourrait pas arriver, un jour... Jules Verne n'était pas fou. Et Ludlum non plus.

Christine Brouillet

LA NUIT DU GRAND BOSS

Tomes 1 et 2
Fruttero et Lucentini
Livre de poche,
n° 5663 et 5664

Êtes-vous familiers avec les archontes, le prérome, le spinther, le logos, le pneuma et la symbolique des trente-six éons? Connaissez-vous l'infâme Basilide, instigateur d'une quelconque hérésie gnostique? Non? Moi non plus. Ça ne fait rien. Le roman étourdissant de Fruttero et Lucentini ne fait aucun cas de notre ignorance et nous entraîne au plus profond de la nuit, une nuit agitée, pleine de surprises, une nuit que domine le curé Don Pezza du haut de sa tour funeste d'où il lance son ultime message apocalyptique. Après quoi l'ombre du curé demi-fou ne nous quitte plus; elle embrouille les pistes, elle fait se rencontrer des personnages de tout acabit, de la Mafia, de la police, du grand et du petit monde dans une quête frénétique de la vérité, du «topos», du quatorzième éon, l'Éon caché! Cela semble obscur, dément? Rassurez-vous, *La nuit du grand Boss* suit un parcours sinueux mais logi-



que qui conduit à la révélation et au dénouement d'une intrigue démoniaque et géniale.

Il est difficile de définir ce livre et encore plus de le résumer. Un roman policier? Oui et non. Un thriller? Oui, mais... On peut aussi parler d'une sorte d'opéra-bouffe, d'une parodie grinçante du monde moderne, d'une fresque satirique de la société italienne. De toute façon, au-delà des étiquettes, il s'agit d'un livre étonnant, drôle, curieux, bizarre, passionnant, imprévisible, déroutant, felliniesque (?) et juteux. Au bout de cette lecture, on ne se sent pas rassuré et on est porté à se demander, comme le commissaire Santamaria chargé d'éclaircir le mystère entourant la secte de Don Pezza: «Quid noctis? Où en est la nuit?»

Marc Sévigny

LA LUNE DANS LE CANIVEAU

David Goodis
Fayard/Noir

Un cloaque. Une ruelle sombre, des traces de sang séché sur le pavé, une lune maligne se reflétant dans la grisaille du caniveau de Vernon Street. Voilà le point de départ de ce roman noir à souhait qui s'ouvre sur un monde oppressant et déchu. Un univers clos, malsain, qui rappelle celui de *Casidy's Girl*, du même Goodis, où évoluait un homme traqué par la fatalité et par son milieu. Ici aussi, le héros est un perdant, rongé par le désir d'être quelqu'un d'autre et de sortir du trou de misère où il s'est enfoncé



depuis la naissance. Sous prétexte de trouver le responsable de la mort de sa jeune soeur (et le responsable de son malheur, en fin de compte), il part à la conquête d'une certaine dignité qui va lui permettre, croit-il, de vaincre le mauvais sort et d'échapper à son enfer. L'idéal chromé qu'il entretient s'incarne alors dans une jeune femme venue des quartiers riches qui lui offre son amour et sa protection, telle une marraine de conte de fées. Mais Kerrigan, notre héros, hésite. Peut-il si facilement rompre avec le passé? Et puis, peut-il renoncer à venger sa soeur Katherine qui s'est suicidée après avoir été violée?

La lune dans le caniveau est un roman dur, cynique et désespéré qui s'inspire d'une révolte individuelle face à l'absurde; peut-être le meilleur livre de Goodis. Il paraît que Beirix, le réalisateur de *Diva*, l'a adapté à l'écran. S'il est parvenu à insuffler à l'univers étouffant du roman la fantaisie débridée de son premier film, ça promet.

Marc Sévigny